

CLAUDE ORCIVAL

**LE  
COMPAGNON**

roman

*nrf*

**GALLIMARD**







# LE COMPAGNON

DU MÊME AUTEUR

*nrf*

TON PAYS SERA MON PAYS, roman.

CLAUDE ORCIVAL

LE  
COMPAGNON

roman

*nrf*

GALLIMARD  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

12<sup>e</sup> édition

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage quinze exemplaires sur vélin de Hollande van Gelder, dont dix numérotés de 1 à 10 et cinq, hors commerce, marqués de A à E; vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt numérotés de 11 à 30 et cinq, hors commerce, marqués de F à J; et cent soixante exemplaires sur vélin labeur des Papeteries Grillet et Féau, dont cent cinquante numérotés de 31 à 180 et dix, hors commerce, marqués de K à T.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

© 1956 Librairie Gallimard.



***A L'ABSENT***



Votre haine et sa faute sont comme deux rejets d'une même souche. Qu'importent vos querelles ? des gestes, des cris, rien de plus — du vent. La mort, vaille que vaille, vous rendra bientôt à l'immobilité, au silence. Qu'importe, si dès maintenant vous êtes unis dans le mal, pris dans le piège du même péché — une même chair pécheresse — compagnons — oui, compagnons ! — compagnons pour l'éternité.

Georges BERNANOS  
*(Journal d'un curé de campagne)*



## CHAPITRE PREMIER



## I

Le képi bleu trembla : la voiture cahotait sur une rue pavée. Catherine coinça son front entre deux barreaux, le regard perdu parmi les ombres affairées qui glissaient entre les réverbères. Un tramway grinça au tournant. D'un café illuminé, s'échappait un air de jazz.

La masse d'une église s'effila dans le brouillard; Catherine se laissa tomber sur la banquette. A peine assise, elle souhaita se relever, trébucha, dut se tenir à un montant; la nuit orange et grasse avait absorbé l'église; les rues commençaient sans raison.

D'épuisement, elle se rassit :

— C'est loin ? demanda-t-elle à l'homme au képi.

Avec un haussement d'épaules, il fit coulisser une vitre, se pencha sur le conducteur et son voisin. Puis il revint s'affaler sur la banquette en face de Catherine, sans croiser son regard; il feignit de lire un journal.

— Vous avez froid ? fit-il tout à coup en levant les yeux.

— Froid ?

— Vous claquez des dents.

Il l'avait senti pour elle... Mais devant, deux dos hostiles s'obstinaient à ne pas se retourner. Ces hommes pensaient-ils transporter un bœuf à l'abattoir ? Elle s'entendit, qui demandait :

— Vous êtes marié ?

L'homme détourna la tête.

Une enseigne au néon fit rougeoier la cage, auréolant le visage cireux, que trouaient deux flammèches vertes entre les tempes resserrées. Catherine intercepta un regard sournois qui filtrait vers elle. Elle eut sur les lèvres :

— Vous n'avez pas le droit de m'accuser.

Les arbres filaient entre les étoiles comme des chevaux noirs impuissants à ralentir. « Que tu es jolie, quand tu regardes les étoiles ! » Une morsure de petit crabe, quelque part dans ses entrailles, l'émut à cette voix, — la même morsure que lui faisait autrefois l'enfant attendu. « Que tu es jolie!... » L'homme au képi n'avait pas bronché.

Une bouffée moite réchauffa son visage; elle passa le doigt sur ses cils : non, ce n'était que de la sueur, qui perlait de son front et de ses sourcils, brûlant le bord des yeux avant de couler sur la joue.

À la lisière du ciel, le galop des arbres se précipita; le moteur avait atteint une note aiguë et la soutenait, inquiétante. L'homme somnolait. Elle s'agrippa à une traverse. Puis son bras retomba : elle se laissa glisser vers sa peur, avec un sentiment de délivrance. La flammée courte des herbes dansait au ras des talus.

Soudain, elle eut la révélation d'un péril imminent. De fait, la trompe s'exaspéra, les freins grincèrent à mort, les grands arbres vacillèrent dans un bruit de ferraille. Elle fut projetée contre l'homme endormi, qui se rua au dehors. Un hennissement sortit de l'ombre. Des voix furieuses s'affrontèrent. Une lanterne, agitée au-dessus d'un buisson, fit surgir une charrette en travers de la route.

La voiture descendit avec précaution du remblai. Quand l'homme eut fermé la porte sur lui, Catherine se sentit déçue. La cage se remit à vibrer, le moteur à chanter très haut, l'homme à ronfler. Des branches d'arbres, des poteaux télégraphiques, le toit d'une maison isolée entraient dans la tête de Catherine en se télescopant, au milieu d'un désordre d'étoiles et de visages.



Les phares d'une voiture qui venait en sens inverse trouèrent la nuit de leurs tunnels lumineux. Longtemps, elle continua d'en être aveuglée : ils étaient devenus des yeux étincelants. Elle crut que deux lèvres se collaient à ses lèvres. Un flot de sang se déversait de cette bouche vivante, et l'inondait entre col et peau.

Quand elle se rappela vers quoi elle roulait, on ne bougeait plus. Le pinceau des phares s'écrasa contre un portail et en fit reculer les battants.

Elle se retourna, chercha de l'œil un siège. Derrière une table branlante, le secrétaire caressa d'un revers de porte-plume le galon d'or usé qui cerclait sa manche miteuse :

— Avez-vous déjà été condamnée ?

Elle fit répéter. Le greffier la considéra, fit passer son mégot d'un coin de la bouche à l'autre :

— Vous allez laisser votre argent et vos bijoux.

Elle déposa un collier, auquel était suspendue la médaille de la Vierge qui ne l'avait pas quittée depuis sa première communion. Elle se mit en devoir de retirer son alliance.

— Ça, vous pouvez garder.

On lui laissait le poids; on lui ôtait le soulagement.

Un gardien avachi sur une chaise se leva pour lui faire retourner les poches de sa veste; il n'y trouva que la carte d'identité de la Résidence : elle l'y avait placée après l'avoir, pour se justifier, montrée à l'armurier.

Le gardien fit glisser la carte tricolore hors de sa gaine de mica. Il ânonna :

— « Conjoint : Auditeur au Conseil d'Etat, Administrateur à la Résidence générale. » C'est du propre, fit-il.

Il replaçait la carte dans son étui avec un respect mâtiné de cruauté, quand il s'arrêta à la photographie :

— Mais ce n'est pas vous ?

Catherine saisit le diptyque en tremblant. Ce portrait remontait à deux ans. La coiffure lui parut désuète et vulgaire, mais les joues étaient pleines, le regard détendu, les lèvres souriantes.

— J'ai beaucoup changé, balbutia-t-elle.

Elle sentait ce visage extérieur à elle, elle aurait pu le faire danser devant elle à la façon d'un masque. Le gardien se tut, sans la quitter des yeux; elle soutint cet examen avec malaise.

— Enfin... Cette carte sera versée à votre dossier. Vous vous expliquerez avec le juge.

Il la poussa dans une pièce voisine, où deux femmes en blouse blanche semblaient tenir vestiaire.

— Déshabillez-vous ! ordonna l'une des femmes.

Elle n'eut la force ni de résister, ni de s'exécuter.

— Eh bien ! Faut vous aider ? dit la femme, la mâchoire haute.

Catherine dégrafa son corsage en faisant sauter un bouton. Ces femmes la scrutaient, caparaçonnées de leur tablier et de leur morgue : son corps devenait transparent. Toute velléité de révolte s'effondrait. Chaque vêtement qui tombait la rendait plus coupable.

## II

— Je n'aime pas cette dame en noir, chuchota Mariette à l'oreille de sa sœur — mais Victoire était encore trop petite pour comprendre.

La dame rabattit le couvercle du piano et pivota sur le tabouret. Sans fard, elle souriait faiblement, de ses yeux à fleur de peau.

Dans le grand salon gris aux rideaux de velours vieil or, Mariette et Victoire se tenaient immobiles comme deux chiots battus. Les yeux de Mariette se cernaient d'ombres; elle serrait la main de Victoire.

— Si nous arrosions les fleurs? dit la dame en se levant.

Elle leur tendit un arrosoir miniature et, d'une paume nerveuse, tassa ses courtes boucles.

— Comment vous vous appelez? demanda Mariette.

La dame s'arrêta, la lèvre entrouverte.

— Dona, répondit-elle à la fin, Dona de Trévis.

Mariette se ramassa, comme pour plonger en elle-même.

— Tu n'avais jamais entendu mon nom?

L'enfant ne répondit pas, remplit et vida plusieurs fois l'arrosoir :

— Pourquoi c'est vous qui savez où Papa et Maman sont allés? Nous, ils nous ont rien dit.

— Ils n'ont pas eu le temps.

— Mais pourquoi ils ont pas attendu le jour pour nous dire au revoir ? Pourquoi Maman est partie en courant dans le noir ?

— Ils reviendront bientôt.. Allons voir les perruches.

Elle prit la main grasse de Victoire et entraîna les deux sœurs près de la cage dorée. Mais la voix inquiète s'obstinait :

— J'ai peur que Maman soit malade. J'ai peur que... Avant que Maman s'en aille, j'ai entendu des choses qui éclataient dans la maison.

Les yeux légèrement exorbités cherchaient une réponse :

— Vous deviez rêver. Ou c'était l'orage. On a peut-être lancé des paragrêles.

— Oh ! c'était pas le même bruit. Et puis après, on a ouvert et fermé des portes pendant longtemps.

— C'était le vent, reprit la voix lasse.

— Et aussi, juste avant qu'il y ait des bruits...

Non, cela, elle ne pouvait pas le dire... Des larmes noyèrent la flamme verte qui dansait au fond du regard enfantin; les tempes se resserrèrent encore.

Le rire de Victoire rompit la tristesse : les perruches l'avaient apprivoisée. Soulagée, Mme de Trévis passa ses doigts dans la toison cendrée, se pencha sur ce visage d'enfant, reflet d'un autre visage.

— Oh, vous avez le même carnet que Papa !

Mariette brandissait un calepin de chagrin bleu, cerclé d'un élastique. La dame brune le lui reprit en hâte et l'enferma à clef dans le tiroir d'une commode.

— Veux voir Papa, miaula Victoire.

La dame s'était éloignée dans un angle du salon; elle s'immobilisait, la tête inclinée, près d'une icône devant laquelle brûlait un cierge. Mariette la rejoignit bientôt :

— Vous faites votre prière, Madame ?

— Oui, pour que Papa et Maman fassent bon voyage...

— Vous avez du chagrin ? Vous avez une maman qui est partie loin, vous aussi ?

Sur les globes saillants, les paupières s'abattirent.





CLAUDE ORCIVAL  
**LE COMPAGNON**

Catherine Chastenet a vu son mari s'écrouler à quelques pas d'elle, criblé de balles. Elle est harcelée par cette image. Dans quelle mesure est-elle coupable ? Elle vacille, pendant plusieurs mois, aux frontières de la folie. Puis la voilà confrontée avec elle-même, dans le silence d'une cellule ; avec un juge d'instruction, en un dialogue haletant où elle se débat une dernière fois, prise à son propre piège ; avec des voisines de prison, qui lui révèlent ce qu'elle est devant autrui ; avec son compagnon d'éternité, dont elle est plus proche que lorsqu'il vivait, maintenant que le remords fait place au repentir.

L'univers de la justice, qu'aucune réforme n'empêchera d'être une mécanique plaquée sur du vivant, apparaît ici sous une terrible clarté : tout-puissant souci des convenances, pressions occultes, incapacité de la logique juridique à coïncider avec une existence humaine. A voir cette accusée, on mesure la fragile limite qui sépare les honnêtes gens, de ceux que la fatalité a marqués pour la torture.

Les vingt mille lecteurs de *Ton Pays sera mon Pays* retrouveront le trait cruel, le pathétique discret dont est fait l'art de Claude Orcival. *Le Compagnon* est le roman âpre et poignant de la haine qui redevient amour. Jamais sans doute on n'avait été aussi loin dans la psychologie du crime passionnel.



**TON PAYS SERA MON PAYS**

Extraits de la critique

... Dès les premières pages, j'ai été pris par cette tragédie du quotidien, par ce malheur qui se tisse jour après jour. Comme la vie est cruelle, quand on a un cœur pour la vivre ! ... Et les dialogues si vifs sont des duels incessants. L'esprit est une pointe qui jamais, chez Claude Orcival, ne dévie...

*Gaston Bachelard*

... Voici un livre qui amuse, puis qui intrigue et finalement qui émeut. Est-ce assez dire qu'il s'agit d'un bon livre ? ... Ce « premier » roman témoigne d'une adresse extrême...

*Pierre de Boisdeffre*

... Quel talent ! Claude Orcival a traité un grand sujet à la Bourget, mais avec une aisance, un sens de l'actuel, qui sont exceptionnels...

*Daniel-Rops*

Une conscience sans faiblesse ni répit. Un adagio sostenuto.

*Robert Kemp*

450 fr. B. C. + T. L.